

Avril 2006



ninachani

Basta! est un fanzine féministe non-mixte.

Qui sommes-nous?

Pour beaucoup anciennes membres du collectif anti-patriarcat de Lille, nous avons participé à un projet qui nous a amenées à exprimer publiquement les raisons pour lesquelles nous sommes féministes. Une dynamique est née au sein du groupe.

Pourquoi non-mixte?

La non mixité nous permet d'abord de comprendre les raisons de l'oppression que nous subissons et de créer des espaces de liberté et d'expression à l'abri des normes soi-disant universelles. Le but est d'y inverser le système de valeurs pour y faire notre révolution c'est à dire l'ébranlement à un premier niveau de la société sexiste, homophobe, raciste et capitaliste dans laquelle nous tentons de surnager. Enfin, nous pouvons avoir la satisfaction de tout prendre en mains de A jusque Z, nous qui sommes toujours présentées comme de perpétuelles assistées, faibles et sans ressources.

La non mixité c'est aussi la certitude que la domination masculine ne s'exercera pas dans cet espace, même si cela ne résout pas le problème des autres formes de domination (culturelles, sociales, de couleur de peau ...) dont nous devons être conscientes pour ne pas les reproduire.

Trouver des supports d'expression, de communication et d'échange accessibles à toutes est une de nos préoccupations.

Nous croyons au changement par la lutte.

Nous voulons lutter toutes ensemble sans distinction d'âge, de classe sociale, de couleur, de culture, de religion. La création artistique est une forme de lutte, un moyen de se réapproprier son imaginaire, son identité, son espace et un formidable moyen d'échanges. Créer son monde c'est d'abord se définir soi-même et savoir qui on est est la première étape vers l'autonomie, la liberté.

C'est donc pour cela que «Basta!», est un espace où pourra être publié ce que disent, écrivent, dessinent, photographient, chantent, pensent ... les femmes. Un relais de ce qu'elles organisent, créent ici ou ailleurs. Un espace où les informations spécifiques aux femmes, à leurs luttes, à leurs problèmes ou à leurs joies circuleront. Un espace d'échange, parce que toutes nous avons à apprendre des autres.

N'hésitez pas à réagir, à nous envoyer vos remarques, colères, réactions, à nous faire part de vos découvertes, vos indignations, votre enthousiasme...à nous envoyer vos textes, chansons, dessins et tout ce que vous voudriez voir publié.

PRIX LIBRE

Mail : basta@no-log.org

Adresse postale :

**Basta! - CCL
4, rue Colmar - 59 000 Lille**



Attentat à la pudeur

Pour converser avec mon corps, j'attends qu'il soit correctement vêtu. S'il m'arrive de tomber dessus impromptu, alors qu'il est dans sa plus simple nudité, je pousse illico un cri et m'excuse immédiatement en fermant chastement les yeux. Bon, j'exagère un poil, mais il est vrai que, d'une part, la nudité me gêne, et que d'autre part, ma propre graisse exposée aux regards me pose problème.

Petite, je me disais potelée. Je n'étais pas grosse, mais ma grande sœur était bel et bien fine. Du coup, mes formes plus rondes faisaient de moi la risée de mes frères. Ils me traitaient de « grosse », je rétorquais « non, je suis potelée », en prenant plaisir à insister sur chaque syllabe.

A la maison, on ne parlait pas de sexe. Mes parents étaient très pudiques et assez mal à l'aise avec ses choses-là. Relents de catholicisme. On ne choisit pas la religion de ses ancêtres ni les mauvaises habitudes laissées dans une famille pourtant peu versée dans l'Eglise. Tout cela pour expliquer mes rapports « gênés » avec ma propre carcasse.

Cet été-là, j'ai passé quelques jours chez des amies en Bretagne. On s'est trouvé une dizaine à vivre ensemble dans une petite maison, et surtout son jardin. Climat de vacances et ambiance joyeuse. Je connaissais tout le monde, j'étais en confiance. Et puis il y avait pléthore de femmes, un seul mec. Cela donnait à l'atmosphère une touche spéciale. Séances de massage, de gym douce se succédaient. L'homme perdu parmi ces amazones ne montrait aucune trace de machisme. On avait l'impression qu'une petite musique douce imprégnait toute la maison. Les tabous intérieurs tombaient peu à peu. On était entre amies.

Un après-midi, on a marché dans un sentier au milieu d'un bois. Au bout de vingt minutes, on arrive à un lac. Personne à l'horizon, le temps est au soleil. On se baigne ? Personne n'a de maillot de bain sur soi. Tant pis, quatre filles décident d'y aller dans leur plus simple appareil. Je regarde, amusée et interloquée. Je voudrais bien, mais j'ai peur. Mon corps a pris de l'ampleur depuis quelques temps, et puis mes seins, mon sexe sont inmontrables. Pudeur, quand tu me tiens ! On est plusieurs à rester prudemment sur le bord. Tiens ! Des cyclistes apparaissent à l'horizon. Des ados, juchés sur leur fidèle monture, ils nous regardent, se rincent l'œil. Je m'approche. « Vous ne pouvez pas aller plus loin ? »

« On attend les parents »

les voilà justement. Gagné ! Toute la famille typiquement bretonne et bourgeoise. Du bien mis, des principes. Les parents, dignes. D'autres enfants, et d'autres adultes. Le tout se dirige droit vers la petite plage, passant sous mon nez effaré.

« Vous pensez rester longtemps ici ? »

« Non non », répond, un rien pincée la maman. « On montre juste le coin à nos amis ».

Les voilà qui s'emballent devant la beauté du lieu.

« C'est ici que je venais petite », dit la maman.

A quelques mètres, nos quatre nageuses s'ébattent, on ne voit que leurs têtes, heureusement.

Mais la famille s'éternise, ne donne pas signe d'une envie de partir. Au bout d'un moment, on sent un frémissement dans le groupe des nageuses. Elles se mettent à former une rangée de simili-soldates et s'avancent vers nous, naturelles, majestueuses, la nudité exposée sans complexes. Silence de mort dans le groupe des bien-pensants. Après quelques secondes d'hébété, c'est une ado qui réagit, énervée.

« Bon, on s'en va ? »

La bande s'ébroue, abandonne le champ de bataille, muette. Mais cinquante mètres plus loin, c'est le défolement, orchestré à distance. « C'est une honte », s'écrie la maman d'une voix forte. « Un attentat à la pudeur ». « Et puis il est interdit de se baigner dans ce lac », rétorque vivement son mari. Le jeune cycliste de toute à l'heure, lui, se régale d'avoir assisté à l'effraction, et reste à la traîne : « toutes à poil, toutes à poil » lance-t-il joyeusement.

Nos troupes rient de bon cœur, et les nageuses de nous narrer leur stratégie. On commençait à avoir froid, alors on s'est dit : on sort toutes ensemble ou personne ne sort. On ne voulait pas faire semblant d'avoir honte ! »

Leur air réjouit me donne envie. Amélie me tente. « Si tu veux y aller, je t'accompagne ». Marie aussi, qui était restée sur la berge, est volontaire. On se déshabille. En ôtant mes vêtements, je garde mon slip, quand même. Oh et puis zut ! Je saute allègrement par-dessus la barrière des mes peurs coincées. Il fait chaud, pas un nuage. On se glisse dans l'ondée un peu fraîche. On s'habitue. De là où je progresse, j'aperçois mes deux congénères. Elles clapotent doucement, enchantées. Il fait calme, on est bien. Une mouche volette autour de moi, me fait des signes encourageants du bout des ailes. Le lac s'étend à perte de vue. Autour, la forêt profonde. Et l'eau qui glisse sur mon corps entier sans rencontrer d'entre-deux. Drôle de sensation. Pleine de plénitude. On sort, on se rhabille. Je me sens heureuse. Et garde au plus profond de moi ce sentiment d'avoir passé un cap.

Patricia Hanssens

INFOS

Ilot psy est un centre d'accueil permanent ouvert 24h/24, 7jours/7, avec ou sans rendez-vous. Il est situé au 172 rue de Wazemmes à Lille - métro Wazemmes. Tel : 03 20 78 22 22.

L'équipe soignante (psychiatres et infirmier-ères spécialisé-e-s en psychiatrie) propose une aide aux problèmes d'ordre psychologique ou psychiatrique, même passagers, d'une personne et/ou de son entourage.

- **Information et prévention en santé mentale**
- **permanence téléphonique**
- **partenariat avec médecins, SAMU, hôpitaux et associations**
- **consultations spécialisées**
- **thérapies brèves**

- **orientation**
- **prise en charge sur place (maximum 48h)**
- **détresse psycho-affective**
- **décompensation psychiatrique aigüe**
- **conflits familiaux et conjugaux**
- **état d'angoisse et état dépressif**

Une fois de plus, comme depuis plusieurs années déjà, je les ai entendus : « bonne fête » m'ont-ils dit, avec un regard cynique et un sourire narquois, ou encore : « c'est ta journée aujourd'hui, c'est moi qui fait la vaisselle ».

Eh oui, ce jour-là, nous étions le 8 mars !

C'était la « journée internationale du droit des femmes » selon sa dénomination officielle, mais plus communément appelée « journée de la femme ».

Pour commencer qu'est ce que « la femme », je suis bien une femme mais je ne me reconnais pas, et je ne reconnais pas non plus les autres femmes dans ce terme, j'ai la prétention de croire que nous avons toute notre propre personnalité, que nous sommes toutes des individus bien distinctes et qu'il est réducteur de prétendre nous englober dans ce terme « la femme ».

De plus le fait qu'il y ait une journée par an dédié aux femmes m'a toujours fait pensé à deux choses :

- La première c'est que les 364 autres jours devaient sûrement être implicitement réservés aux hommes.
- La deuxième c'est qu'il existe aussi une journée du cheval (le 21 septembre) - sans commentaire !

Et donc nous voilà le 8 mars.

Ce jour-là, on daigne se souvenir que des femmes, dans ce monde encore largement régi par des systèmes patriarcaux, subissent quotidiennement violences et discriminations, que des inégalités en droit et en fait persistent de par le monde, que le travail précaire, le temps partiel non choisi touchent le plus souvent des femmes, que le viol est loin d'avoir disparu, que tous les jours des femmes meurent sous les coups de leurs compagnons...

Ce jour-là, les médias nous submergent de chiffres, organisations et municipalités entrent en concurrence pour organiser débats, projections, exposition sur un mode festif ou larmoyant, c'est selon l'humeur de l'année ! cela va de l'éloge fait à quelques « grandes femmes » que l'histoire des hommes aura bien voulu retenir, à la dénonciation du non-respect de la parité en politique. Tout y passe, on n'oublie rien ce jour-là.

Je ne regrette évidemment pas que tous ces efforts soient faits, ce que je regrette c'est que dès le lendemain tout soit oublié. Le sujet n'étant plus d'actualité, les femmes n'ont qu'à mettre de côté leurs « petits soucis » et attendre l'année prochaine.

Pour ma part et avec tant d'autres je n'attendrai pas le 8 mars pour me battre, je n'ai pas besoin d'une journée officielle pour ça.

Isis

CHRONIQUE

CINÉMA

Ne dis rien - film espagnol d'Iciar Bollain, 2003, 106 mn, titre original «Te doy mis ojos» avec Laia Marull, Luis Tosar, Rosa Maria

Par une nuit d'hiver, Pilar fuit avec son jeune fils le domicile conjugal où sévit son mari violent. Tout le film sera consacré à sa difficile émancipation et à sa non-moins difficile reconstruction, entre autres parce qu'elle se découvre des talents et une passion pour le métier de guide de musée.

Il aborde autant les rapports de Pilar avec son mari Antonio (notamment son amour pour lui), que la tentative de thérapie que celui-ci entreprend pour cesser d'être violent, et autant les difficultés matérielles d'une femme au foyer qui fuit le domicile conjugal que ses rapports avec son entourage (dénî de sa mère, incompréhension de sa sœur lorsqu'elle tente de vivre à nouveau avec son mari).

Aucune scène de ce film n'est inutile, car il aborde les mécanismes de la violence conjugale : construction patriarcale de la société, silence pesant autour de ce



problème, difficultés rencontrées par la personne qui tente de se sortir de cette situation, éducation des hommes et des femmes (notamment par des scènes de thérapie de groupe d'hommes violents et par l'attention portée à la description de l'état psychologique d'Antonio)... La réalisatrice a d'ailleurs travaillé, pour écrire ce film, avec des associations qui soutiennent les femmes victimes de violence. Enfin, bien que l'héroïne soit attachante, le film ne souffre d'aucun pathos inutile, et ne tombe pas dans des stéréotypes ou des simplifications qui nuiraient à son discours. Il s'agit d'un film essentiel pour réfléchir au problème de la violence conjugale, trop souvent absent (ou mal traité) dans les médias et

les débats, et trop présent (même s'il est tu) dans la réalité...

Svetlalo

INFOS

PARCOURS DE FEMMES : Résidence Charles Six, 70 rue d'Arcole, 59000 LILLE - BP 211
Tél/Fax: 03.20.58.26.16

Parcours de femmes est une association qui travaille avec des détenues ou anciennes détenues essentiellement sur Sequedin, Bapaume et Loos.

Parcours de Femmes accompagne les détenues pendant les permissions, leur rend visite et essaie de leur apporter un soutien moral. L'association essaie de comprendre leurs attentes pour préparer la sortie et fait le relais avec d'autres structures amenées à entrer en contact avec les détenues à leur sortie. Elle a à sa disposition trois logements temporaires (bientôt quatre) et appartements à bail glissant. On peut également trouver de la documentation sur les prisons dans la bibliothèque, aux horaires d'ouverture. Il est possible de correspondre avec les détenues en lien avec Parcours de Femmes grâce au service de correspondance « Passe-Muraille ».

Le réveil sonne, tu tends le bras pour l'éteindre, trois secondes sont à peine écoulées, ton mari te rappelle alors ta condition : Va me faire le café !

Tu n'as pas le choix, tu ne dois pas perdre de temps, car la suite tu la connais...

Tu ne dois rien dire, surtout pas contester, surtout pas broncher. Pourtant tu n'en pensais pas moins mais l'habitude a gagné, le silence s'est installé.

Il entre dans la cuisine, installe ses pieds sous la table : Alors ce café, il vient ?

Tu lui apportes telle une esclave et tu t'empresses de repasser sa chemise.

Pas un mot, il quitte la table laissant son petit-déjeuner en plan. Tu sais ce qu'il te reste à faire, comme d'habitude, débarrasser, nettoyer, faire la vaisselle, te laver pour tenter de faire partir son toucher et te préparer pour aller travailler.

Tu enfiles ton pantalon, ton pull à col roulé à la fois pour camoufler les coups mais aussi car il n'est pas question pour lui que les formes de ton corps apparaissent aux yeux des autres. Tu sors ta trousse à maquillage, prends le tube de fond de teint, plusieurs couches il faut passer pour masquer les marques qu'il a laissées.

Tu le glisses ensuite dans ton sac à main au cas où tu en aurais besoin au cours de la journée.

Tu ne dis rien à personne, tu subis.

Tes collègues du supermarché t'ont déjà proposé de sortir avec elles, t'ont déjà posé des questions mais toujours tu as pu esquiver.

L'envie ne manquait pas mais depuis tu ne sais pas, tu ne sais plus de quoi tu as envie, ce qui te ferait plaisir, tu as oublié, tu t'es oubliée.

Dès que tu fermes ta porte d'entrée, tu sais qu'un moment de liberté t'est accordé mais seulement pour quelques heures.

Jusqu'au jour où tu te confies car ta collègue insiste. Elle t'accompagne jusqu'à ton foyer, ta prison, tu es en retard, tu sais que ton mari pourrait te frapper, tu es encore une fois terrorisée mais elle te rassure. La surprise laisse ton mari bouche bée.

Tu prends tes affaires et tu t'échappes, libérée.

Pénélope

CHOSSES ENTENDUES

J'ai eu l'occasion de suivre récemment un intéressant cours de linguistique. Il s'agissait de déterminer dans plusieurs phrases la nature de l'article « un ». Tout se passait bien jusqu'à ce que l'on arrive à l'exemple : « Je voudrais rencontrer un homme, un vrai. ». J'avais déjà pu remarquer, à de nombreuses reprises, que les exemples en linguistique fournissaient souvent d'intéressants sujets de réflexion sur les stéréotypes d'une société, mais, là, cela prit une tournure plutôt étonnante. Il y eut plusieurs réactions différentes. Déjà, un échauffement généralisé de l'ambiance dans l'amphi. Ensuite, lorsque l'enseignante (non sans une certaine malice volontaire, peut-être) analysa que, dans cette phrase, l'existence d'un « vrai homme » n'était même pas certaine, ce fût le délire. Des étudiants surtout, mais aussi des

étudiantes, se montrèrent tout-à-fait opposés, parfois même de façon plus que virulente, à l'idée de la non-existence potentielle du « vrai homme ». Il y eut aussi la connivence prétendue, entre femmes exclusivement, de la part d'une étudiante déclarant quelque chose comme : « Nous on sait que ça n'existe pas, un vrai homme, hein les filles !!! ». D'autres encore, parlaient visiblement de l'homme auquel elles étaient liées, déclarant avec une certaine tendresse que si, si, cela peut exister... Il est plus que certain que s'il s'était agi d'une cerise ou d'un bateau dans l'exemple, le débat n'aurait pas duré aussi longtemps, ni déchaîné tant de passions... Ou comment l'idéologie peut prendre le pas sur une basique analyse linguistique...

Svetlalo

A DECOUVRIR!

La compagnie théâtrale « Fo oser ! » est une troupe de théâtre amateur à vocation professionnelle, composée de deux étudiantes en licence de lettres modernes, Aurore Krol et Sarah Elghazi, ainsi que d'une étudiante en licence d'études théâtrales, Eve Lebrun.

C'est en octobre 2004, à l'université de Lille 3, dans un atelier de pratique théâtrale animé par la comédienne Florence Bisiaux, que les trois comédiennes se sont rencontrées. Leur objectif était de monter un spectacle réunissant cinq monologues issus du recueil de **Dario Fo et Franca Rame, Récits de femmes et autres histoires, vol. IV**. Elles ont procédé à un remaniement complet des textes, n'en sélectionnant que trois qui, entremêlés, forment aujourd'hui le squelette du spectacle. A la rentrée 2005-2006, l'occasion leur a été offerte d'expérimenter leur projet dans les locaux de l'association lilloise Attacafa. La première de « **L'Avantage d'être une femme** » s'est ainsi déroulée le 21 octobre 2005, faisant salle comble ; de même pour les deux représentations du 20 et 21 janvier 2006 au Biplan de Lille.

« J'ai assisté à la mise en scène de textes de Dario Fo (Récits de femmes) où trois personnages (une prostituée, une femme violée et Ulrike Meinhof emprisonnée) prennent la parole pour dire leur histoire. Trois parcours qui se font écho et qui sont autant de prises de position politique contre le patriarcat et ses violences. Trois paroles de femme, profondes et puissantes, contre toutes les dominations. Trois comédiennes énergiques et des textes qui vous retournent l'estomac. » (La Flibustière)



Le port où j'ai grandi.
 D'abord les pieds dans l'eau puis dans la campagne
 environnante mais quand même toujours proche.
 Ce bord de mer qui m'attirait.
 Ces usines qui m'entouraient.
 La pollution, le métal, la rouille nous on les voyait pas!
 La mer c'était un terrain de jeu à disposition et les usines
 c'était là où les pères allaient travailler, alors il était où le
 problème?
 Maintenant j'y retourne plus trop; de sombres histoires
 de famille en fait. Mais le manque est là.
 Y'a toujours aucun endroit au monde, aucune plage que
 j' trouve plus belle que la plage de Malo une journée
 d'hiver, le sable balayé par le vent et l'horizon béant
 et bouché à la fois. Comme si cela ne servait à rien de
 vouloir partir même si l'ailleurs semble si proche.
 Qu'il n'y a pas de boulot de toute façon.
 Qu'il y a la pollution, les plus forts taux de cancer de
 France, les vieilles usines encore debout, les anciens

chantiers navals abandonnés qu'on a détruits... mais que
 tous se disent c'est d'ici que je suis.
 Ben, ouais, moi aussi j' suis d'ici : cette ville grise qui
 sent la chimie et la sidérurgie; avec le minerai qui tombe
 dans les assiettes si on attend trop longtemps avant de
 manger, dans les petites cours où on dresse la table l'été.
 C'est peut-être pour ça que je pourrais la photographier
 sans lassitude aucune; des millions de fois... des millions
 de fois les mêmes images.
 Mais c'est aussi pour ça que j'en oublie pas l'absence
 d'ouverture et de perspective, les flots d'alcool déversés
 à la moindre occasion; et ce racisme qui peut surgir
 partout, à chaque coin de rue, au détour de chaque
 phrase.

Et le chant des oyats dans le vent me donnera toujours
 envie de chialer dès les premières notes.

Texte et photographies : ninachani



CINÉMA

Ils ne mourraient pas tous mais tous étaient frappés - film documentaire de Sophie Bruneau
 et Marc-Antoine Roudil - 2005 - 1h20.

Le titre peu sembler étrange. Il est tiré d'un vers d'une
 fable de Jean de La Fontaine «Les animaux malades
 de la peste». A la question sur le pourquoi du titre,
 Sophie Bruneau répond : « Sans doute parce qu'il faut
 se demander quelle est la peste aujourd'hui. Et je pense
 que la réponse peut être le travail. Et notamment cette
 guerre économique qu'on nous donne pour une guerre
 sainte et dont le nerf est la compétitivité.»

En 1h20 nous voici donc confronté-e-s à l'expression
 de la souffrance de 4 patient-e-s qui viennent à leur
 première consultation avec l'un-e des trois praticien-
 nes (psychologue ou médecin). C'est de souffrance au
 travail dont il s'agit. Ces 4 patient-e-s choisi-e-s parmi
 bien d'autres, exercent dans des secteurs d'activité
 différents et occupent des positions hiérarchiques
 et sociales différentes : la première est ouvrière à
 la chaîne, le deuxième directeur d'agence dans les
 assurances, la troisième, embauchée comme femme de
 ménage, exerce de fait un travail d'aide soignante en
 maison de retraite (sans en avoir ni la reconnaissance,
 ni le salaire) et la dernière est gérante d'un magasin et
 mise au placard par son patron au bout de 20 ans de
 services.

Tous-tes ont en commun d'avoir poussé leur corps

ou leur psychique au delà de leurs limites. Tous-
 tes craquent, tous-tes souffrent dans leur esprit et
 dans leur corps : dépressions, insomnies, blocages
 rhumatologiques et articulaires, accidents de travail,
 état d'énerverment permanent, conflits familiaux et
 conjugaux... Les conséquences sont lourdes. N'en
 déplaisent aux tenants du taylorisme, le corps humain
 n'est pas une machine et l'esprit a des ressources pour
 se défendre au besoin en empêchant littéralement le
 corps d'aller plus loin.

La dernière partie qui s'intitule viatique est une
 rencontre-discussion entre les trois praticien-nes
 en question et Christophe Dejours, psychiatre,
 psychanalyste et auteur de *Souffrance en France* publié
 en 1998 (le livre qui a inspiré la réalisation de ce film).
 Du témoignage des travailleur-euses on passe donc à
 l'analyse, à la réflexion et des pistes sont ébauchées.
 Cette partie est essentielle et c'est aussi grâce à elle
 qu'on saisit l'ampleur du phénomène que certain-e-
 s auraient aimé réduire à des cas particuliers. Y est
 esquissée en partie la mise en place de tout un système
 d'asservissement de la population par le travail.
 C'est peut-être d'ailleurs là que les remarques qui sont à
 la fois extraordinairement pertinentes et instructives

atteignent aussi une limite. En effet, dans le discours des praticien-nes, ce qui est mis en cause ce n'est pas vraiment le travail en lui-même mais les nouvelles formes d'organisation et de management néo-libéral de celui-ci. Or, pour ma part, si je concède que l'évolution du monde du travail depuis les années 80 et l'arrivée en force des néo-libéraux et donc du chômage de masse ont provoqué une augmentation sans précédent de la souffrance au travail; j'estime aussi que cette souffrance est de toute façon intrinsèquement présente dans le travail en lui-même ou en tout cas dans la façon dont il est inséré dans nos vies individuelles depuis que son organisation est régie par les sociétés de manière coercitive. Il est clair que l'arrivée du chômage de masse a introduit un instrument d'aliénation supplémentaire qui est la peur et a ainsi permis aux patrons d'imposer de nouvelles normes d'asservissement. Cependant cela reste une donnée en sus et non la cause du problème. Ce film ne m'a convaincue de rien parce que pour moi depuis déjà fort longtemps, le travail est une oppression. Pour beaucoup d'entre nous il est pourtant considéré comme une chance, une valeur, une fierté, voire une raison de vivre. Peut-être que ce documentaire provoquera chez elles une prise de conscience même si je ne le trouve pas assez radical pour cela.

Les témoignages m'ont malgré tout émue, surtout celui de l'ouvrière à la chaîne. A la situation de souffrance qu'elle décrit comme ponctuelle (et qui est commune aux 4 personnes), s'ajoute l'inanité de sa tâche, l'oppression de sa condition d'ouvrière et d'exploitée économique, sa condition sociale et l'impossibilité totale de pouvoir trouver dans la tâche qu'elle exécute à longueur de journée un sens quelconque, contrairement (même si tout est relatif) aux métiers des trois autres personnes. A la souffrance physique et psychologique s'ajoute l'absurdité et le non-sens inhérent à la tâche qui lui est assignée. Elle n'exprime pas cela et si elle le faisait, comment pourrait-elle trouver la force de continuer?

Dans ce «viateur», l'une des 4 interlocuteur-trices fait référence aux nouvelles techniques d'évaluations professionnelles (appelées évaluations à 360°). M'est alors venu à l'esprit le lien évident au panoptique de Foucault, cette volonté de contrôle absolu et réciproque pour imposer un système totalitaire : tout le monde évalue tout le monde donc tout le monde contrôle et surveille tout le monde.

La psychologue explique aussi que toutes les personnes en souffrance qui arrivent à sa consultation se sont, à une époque antérieure, retrouvées dans la situation où cela allait bien pour elles au travail. Elles étaient alors témoins de la souffrance d'un ou de plusieurs de leurs collègues, de l'acharnement que ceux-ci/celles-ci subissaient mais elles n'ont pas réagi, n'ont pas pris parti. Arrive alors le moment où elles se retrouvent à leur tour dans cette situation mais il est trop tard. C'est pourquoi elles ne peuvent pas véritablement en vouloir à leurs collègues parce qu'elles savent qu'elles ont fait preuve de la même passivité auparavant (cf l'aide soignante qui dit : «je ne leur en veux pas»). La peur est le moteur.

Les conclusions des praticien-nes s'articulent autour de deux axes :

1/ Le problème est que la majorité des gens ont une croyance indéfectible et erronée dans la possibilité d'évaluer qualitativement un travail effectué, quel qu'il soit et donc la personne qui l'exécute.

2/ Ces personnes veulent y croire parce qu'être évalué est la condition sine qua non pour eux et elles d'être reconnu-e-s.

On arrive là au coeur du problème : cette aliénation acceptée par les travailleur-euses est liée au besoin de reconnaissance. Ce besoin est évidemment le résultat d'une éducation, d'une propagande familiale, étatique, institutionnelle et scolaire (l'évaluation et la sélection à l'école sont en cela des instruments efficaces de formatage). Tant qu'une majorité d'entre nous assimilera sa valeur ontologique et celle des autres au fait d'occuper un emploi, au fait de faire bien son boulot (même s'il est éthiquement méprisable ou intellectuellement abrutissant ou aliénant) nous ne résoudrons pas ce problème central de la société. Apprendre à soi-même, aux autres, à ses enfants à juger de la valeur de quelqu'un en dehors de toute référence au travail, voilà peut-être une des clés pour toute organisation sociale égalitaire.

J'aimerais aussi, malgré mon positionnement gauchiste (inutile de parler de la droite, son hors-jeu va sans dire), rejeter toute référence au communisme comme solution possible à l'aliénation de l'être humain par le travail malgré la façon dont cette doctrine peut parfois être présentée. Selon moi cette théorie politique n'a pas su éviter le totalitarisme de l'oppression du travail et n'a pas su sortir de cette référence. L'ouvriérisme n'est en aucun cas une solution à l'exploitation. Assigner une valeur positive au travail ouvrier ne résoudra jamais l'oppression parce que le moteur de cette oppression est dans le fait d'assigner une valeur à une personne en fonction de son travail, de son rapport au travail, de sa tâche... L'ouvrier, de par son statut social, est exploité, dominé et pour cela il doit se révolter, se défendre et être défendu. Mais ériger en valeur sa condition d'ouvrier est un piège. Croire que la tâche pour laquelle on nous exploite est digne de valeur ne nous permet pas de briser nos chaînes. Me présenter mon travail comme noble m'empêche de voir la réalité en face : si j'assigne une valeur positive à la tâche que j'exécute dans ce cadre, dans ce contexte de domination, je ne pourrai pas comprendre comment mettre un terme à mon aliénation. Saboter son travail ou sa machine n'est pas se dévaloriser, c'est au contraire casser l'assimilation entre la qualité de sa «production» et ce qu'on veut nous faire croire comme étant notre propre valeur. Je suis digne d'estime non pas par ce que je produis dans le cadre de mon travail, la rapidité ou les compétences que j'use pour produire mais par ce que je suis en dehors de toute référence au travail, à la hiérarchie et à l'autorité.

Pour conclure, je ne suis pas pour une société où il n'y aurait pas de patron, je suis pour une société où il n'y aurait plus ni travail obligatoire à la survie, ni travail aliénant et c'est fondamentalement différent. A ma connaissance, la seule théorie politique à avoir abordé le problème dans ces termes et à avoir compris l'essence même de l'aliénation du travail est le libertarisme.

ninachani

